

L'AGIT PRESSE

13^e édition du festival Regards Croisés

N° 6 - SAMEDI 18 MAI 2013

ÉDITO

Pauline Peyrade

Jour 6. La semaine a passé bien vite. Au sortir de ce parcours, des mots sont restés accrochés à nos oreilles, des questions nous ont accompagnées que l'on emportera avec nous, agrippées à un coin de notre tête, qui viendront nous titiller les idées, nous égratigner les certitudes, nous secouer les intuitions. Les auteurs de cette treizième édition nous ont déplacés, étonnés, touchés. Pour leur rendre un dernier petit hommage, en attendant de les retrouver, nous vous proposons d'y replonger encore une fois. Bonne(s) lecture(s) et à l'année prochaine pour de nouvelles agitations !

La nuit où tout est arrivé

Tout est tellement grave ce soir

Pourquoi est-ce que les choses qui n'existent pas sont si dangereuses ?

Un jour, et cela peut arriver à n'importe qui

Un Berlinois sur neuf souhaite que le Mur soit reconstruit

J'aime bien être à l'envers, papa

Elle rit ou sourit

On n'était pas censés raconter une histoire normale ?

Des gens riaient, aussi, d'un rire féroce où ne brûlait aucune joie

Le temps comme il galope

C'est un peu comme la laideur

Passage du gardien transformé en crotte de nez

Un élément chimique non confirmé

Elle vous attend depuis longtemps

J'ai coupé la communication

Elle est dans la poésie, Nina

J'avais repéré une petite jupe

Ne cédez pas à la panique !

Personne n'est suspecté

Ça ne va pas très bien, alors

Est-ce que je me rendais compte que

Je ne crois pas que je puisse vous aider, désolé

Alors. Alors. Alors. Alors.

J'aime vos nichons

Ça choquera encore et encore

SUITE À LA RENCONTRE PROFESSIONNELLE DU VENDREDI 17 MAI DÉFENDRE LES NOUVELLES ÉCRITURES ? UNE PROPOSITION : LE BRUIT DU MONDE REVU(E)

Auteurs « jeunes », auteurs « émergents », qui sommes-nous finalement ? Nous écrivons pour la scène. Nous avons écrit un ou plusieurs textes qui ont été l'objet parfois de lectures publiques, parfois de mises en scène, rarement de publications. Naissantes et pourtant déjà affirmées, nos écritures s'inventent avec le désir d'une rencontre avec les publics.

Nous avons créé *le bruit du monde revu(e)* pour sortir de notre isolement et inventer ensemble notre façon d'« émerger ». Il s'agit de prendre la parole, de valoriser le collectif, d'aller à la rencontre des publics et de faire de la diversité de nos écritures une force pour réfléchir le monde.

Il est manifeste que les contours de l'émergence vont au-delà de la « jeunesse ». C'est pourquoi notre démarche n'est pas seulement générationnelle. Elle cherche plutôt à défendre et accompagner des écritures en quête de visibilité. Et, comme nous n'avons pas de guide, chaque numéro est parrainé par un auteur confirmé qui confronte son regard et son expérience à nos questionnements.

Pour chaque numéro, *le bruit du monde revu(e)* propose un thème à partir duquel réfléchir les écritures pour la scène d'aujourd'hui et sélectionne certains textes afin d'en publier des extraits. Accompagnés d'une note de l'auteur et des ressentis d'un lecteur de notre comité de lecture, ces extraits sont à la fois la découverte d'univers singuliers et la mise en perspective des terrains de recherche communs qui s'y révèlent. Des articles et/ou des entretiens de personnes concernées par les enjeux du thème viennent étayer ou ébranler les questions qu'il soulève. Enfin, pour que la réflexion rencontre d'autres contextes et d'autres enjeux d'écriture, chaque parution présente, en marge des textes français, un auteur étranger dans une traduction originale.

Nous cherchons à comprendre où et comment les écritures s'engagent, comment se construit un discours sur le monde et quelle responsabilité cela implique. Nous cherchons à saisir la(es) place(s) de l'auteur dans le dialogue entre nos scènes et la société.

Par souci d'équité vis-à-vis des auteurs publiés et de leurs maisons d'édition, nous ne publions que des extraits des textes sélectionnés. Dans ce même esprit et afin que notre projet puisse grandir, nous demandons à nos lecteurs une contribution financière pour chaque numéro.

Enfin, pour encourager l'échange et les rencontres, des soirées de lectures sont organisées pour chaque parution, en présence de l'équipe et des auteurs. Avec ces rendez-vous biannuels, nous espérons provoquer des découvertes, des enthousiasmes et des envies afin, peut-être, de permettre à d'autres projets d'advenir.

le bruit du monde revu(e) est un espace de débats, de combats et de prises de parole qui montre comment les écritures pour la scène s'inventent et se transforment, afin de raconter l'incessant bruit du monde.

Pauline Peyrade, Pauline Thimonnier et Clémence Bordier

#01 PRISE DE PAROLE
Sortie le 22 mai 2013
www.lbdrm-revue.com

le bruit
revu(e)
du monde

GIRAFES. LIONS. BUFFLES.

Anne Maurin, Julie Ayoun, Pascal Sigwalt

Girafes

Une famille modeste plante le décor : la « Femme » et l' « Homme » vivent dans une petite maison barcelonaise de la fin des années 50 alors que les machines à laver prennent doucement place dans les foyers. L'homme travaille. Sa femme reste à la maison. Ils peinent à avoir des enfants. D'autres personnages croisent l'histoire : le vendeur de machine à laver qui promet l'émancipation et davantage de sorties au cinéma grâce à l'électroménager, l'étrange sous-locataire et le frère, mystérieusement muet, qui attend longuement sur la terrasse qu'on vienne le chercher. La machine à laver désigne une première immixtion de l'industrie dans l'intime. La femme rêve d'une machine érotisée, sur laquelle elle pourrait s'asseoir et vibrer. Quant à l'homme, il suspecte toutes ces menaces qui préfigurent un changement. Celui d'une société mais aussi d'une famille.

Lions

Un père, une mère et leur fille vivent reclus du monde dans une vieille blanchisserie. Ça sent bon, on y boit du Nesquik, on s'y sent comme chez soi... Mais un soir, alors que la lune est pleine, « la nuit des mal lunés », que le rideau est fermé, un jeune homme entre pour laver sa chemise tachée de sang. Un couteau, du sang, de la cocaïne, une enquête... « Demain le cauchemar sera bien fini », nous flottons dans une ambiance de malaise tiraillée entre le chaleureux et la violence prête à exploser, dans un texte haché de silences et de non-dits. Des vies différentes qui se croisent. « Chez nous on aime pas poser de question », pourtant les parents voient le jeune homme comme une porte de sortie à leurs problèmes, tout en le remettant régulièrement, violemment à sa place, en le jugeant sans cesse. La discussion mène dans des histoires cachées, des souvenirs et des souffrances qui blessent jusque physiquement (la mère est dépressive, la fille ne peut plus marcher), les souffrances se transmettent et créent aussi l'identité de cette « meute » tenue par les parents. La disparition de Max a brisé le temps et placé ces êtres en souffrance dans une attente malade : « je hais cette blanchisserie (...) mais je suis toujours ici, comme si c'était le seul endroit au monde où je peux être ».

Buffles

Dans une petite blanchisserie de quartier vit une famille. Ce sont des buffles, avec des cornes, qui se durcissent et poussent plus ils grandissent. Mais il y en a un qui ne verra jamais ses cornes poussées, c'est Max, le petit dernier. Max il est parti, une nuit, quand tout le monde dormait, et il n'est plus jamais revenu. Personne ne sait pourquoi il est parti, sauf peut être la mère. C'est peut être pour ça qu'elle est partie elle aussi, une nuit, et qu'elle n'est plus jamais revenue. Alors la famille a du continuer à vivre, à faire tourner la blanchisserie, il fallait que cette blanchisserie devienne un « havre de paix », au milieu de la ville, « comme une église ou un centre commercial ». Puis le père a disparu lui aussi. En fait les buffles, ça vit en troupeau, en clan, et ça « ne peut se déplacer qu'à la vitesse du plus lent ». Quand ils vieillissent, ils s'éloignent du groupe, disparaissent, s'en vont mourir seuls, pour ne pas être vus, pour ne pas gêner la marche de leur famille. Mais Max, lui, il était tout jeune, il n'allait pas gêner la marche, au contraire, il risquait de la diriger, de dominer. C'est peut être pour ça qu'il a disparu, ou qu'on la fait disparaître, pour que le clan continue d'avancer, sans suivre, en traçant sa propre route, en famille, ou chacun de son côté.

LAVER. RINCER. ESSORER.

Julie Ayoun, Anne Morin, Pascal Sigwalt, Célia Vermot-Desroches

La trilogie de Pau Miró s'articule autour d'un même espace : la blanchisserie d'un quartier populaire de Barcelone. Au rythme d'une machine à laver, qui tourne en rond et efface douloureusement les taches, les personnages tentent d'effacer les traces d'un passé obscur. La blanchisserie est chaque fois retapée, rénovée comme autant de maquillages peignant un visage qui reste le même. Les murs pourrissent sous la peinture neuve et entachent l'histoire normale qu'ils voudraient vivre. Le neuf n'est qu'apparent et le sang de la famille n'est jamais lavé.

Non sans un certain sens de l'humour, Pau Miró construit un univers qui flirte avec différents genres, du roman noir au fantastique en passant par la fresque historique. Les trois pièces se font écho autour du motif de la disparition et de l'absence, absence qui contamine le langage. Les silences rodent dans les trois œuvres et soulignent la difficulté de dire. Les blessures ne sont jamais verbalisées, et massèrent tranquillement. Une trajectoire se dessine, la machine à laver apparaît comme la voie de l'avenir dans *Girafes*, devient le moyen de subsister dans *Lions*, et conduit à un cul-de-sac dans *Buffles* où la blanchisserie ne produit rien. L'histoire de la famille vient s'inscrire dans le cycle des machines à laver, chaque génération reprend à son compte le vécu, les acquis et les erreurs de la précédente.

L'animalité est présente dans chacune des pièces, conçue de façon différente : la Femme rappelle la dignité de la girafe, *Lions* souligne la sauvagerie des rapports, et les vieux buffles quittent le troupeau pour mourir seuls.



L'INTERVIEW : PAU MIRÓ CLARICE PLASTEIG (TRADUCTRICE)

Propos recueillis par Célia Vermot-Desroches

Avez-vous imaginé les trois histoires parallèlement ou séparément les unes des autres ? A quel point sont-elles indépendantes ? Y a-t-il un ordre pour vous dans la composition ?

Chronologiquement, j'ai d'abord écrit *Buffles*, puis *Lions*, et enfin *Girafes*. Mais j'avais très clairement en tête que je voulais parler dans *Buffles* des enfants, dans *Lions* des parents, et dans *Girafes* des grands parents : des générations et du clan. Pour la lecture, l'ordre n'est pas important. Les pièces sont indépendantes au niveau des sujets, chacune est autonome. Il y a des fils, des connexions qui les relient. Le lien le plus marquant, le plus fort entre les trois, c'est la blanchisserie. Mais il y en a beaucoup d'autres : la disparition, le loto, l'église, l'alcool... Le projet c'était à la fois de voir comment un clan évolue, comment les buffles vont devoir se défendre, les lions attaquer... Et la girafe apparaît au milieu de ça comme quelque chose de beaucoup plus poétique. *Girafes* se passe dans les années 50, sous la dictature de Franco, dans une région qui est fondamentalement antifranquiste (la Catalogne). La famille fonctionnait de façon très traditionnelle là-bas et la femme avait un rôle très limité. *Girafes* raconte la rencontre de cette femme qui vit dans ce monde, sans beaucoup de libertés, avec un homme qui se trouve être un transformiste, sans qu'elle le sache, et comment cette rencontre va lui donner à toucher quelque chose qui a rapport à la liberté, et va la chambouler intimement. C'est là qu'apparaît la girafe, comme une quelque chose qui s'élève, qui surgit du marasme.

Vous affirmez explicitement un rapport au genre de la fable au début de *Buffles* et plus généralement à travers les titres de vos trois pièces. Pourtant, dans *Buffles*, le regard sur l'infanticide n'est pas univoque. Pourquoi est-ce important de bousculer le rapport à la morale ?

J'utilise le genre de la fable théâtrale, mais je ne pense pas qu'actuellement il y ait à donner de leçons morales. Le devoir d'un auteur théâtral c'est plutôt de poser des questions et de les laisser en suspens. A l'heure actuelle, tout le monde est censé savoir lire et avoir accès à la culture et donc personne n'est en droit de se mettre au-dessus des autres. On n'en est plus à l'époque où il y avait les savants et les érudits qui savaient lire et écrire d'un côté et puis les gens du peuple de l'autre côté à qui il fallait faire la leçon. Pour moi la morale est dans la question posée et pas du tout dans la réponse.



On croise beaucoup d'univers différents dans vos pièces – le roman policier, la science-fiction, le fantastique... Pourquoi ce mélange des genres ?

En fait, les trois pièces ont été créées la même année à Barcelone et j'ai voulu qu'il y ait trois genres différents, pour qu'il y ait vraiment trois aspects distincts sur la même année et puis aussi parce c'était plus drôle ! *Buffles*, c'est comme un conte sur le plateau, où les acteurs parlent directement au spectateur. *Lions* c'est très roman noir et *Girafes* est plus historique, avec des moments musicaux. Ça a été comme une balade à travers les genres.

Le silence tient une grande place dans ces trois pièces. C'est particulièrement sensible dans *Girafes*. Quelle part tient l'indicible dans l'écriture ?

Je pense que c'est une part très importante, ce que les personnages ne savent pas, ne peuvent pas dire, mais que le public et le lecteur peuvent sentir et connaître. Quand j'écris, je ne pense pas que les personnages dominent parfaitement le langage, qu'ils sachent exactement ce qui leur arrive et ce qu'ils veulent dire. C'est dans la manière dont ils ne peuvent pas dominer le langage que leur situation touche à la tragédie. Je crois à l'impropriété du mot. Sinon, ce serait très manipulateur et très arrogant de la part de l'auteur. Je pense qu'il y a des moments où ce sont vraiment les personnages qui parlent et non l'auteur. Bien sûr l'auteur sait ce qui est en train de se passer et il organise les choses, mais les personnages, eux, font un autre parcours. L'œuvre finale, c'est le dialogue entre les personnages et le public, et l'auteur est dans la position du public. Cela forme un triangle.

Votre trilogie se présente comme un bestiaire. Vous associez la société contemporaine au règne animal, avec ses prédateurs, ses proies... Où est l'animalité chez l'homme pour vous aujourd'hui ?

J'ai habité dans un quartier de Barcelone qui s'appelle le Raval, un quartier dans lequel il y a à la fois des putes, des dealers, des galeries d'art, l'opéra, des immigrés, et tous sont proches les uns des autres mais ne se mélangent jamais. Je les vois comme des troupes, des tribus. Métaphoriquement, s'il y avait une rivière qui passait dans le quartier, on pourrait voir comment ils vont tous boire à la rivière, et ce qui se passe. Parfois c'est tel crocodile qui attaque l'antilope, et ainsi de suite. Tout se concilie autour de ça dans le quartier. Quand j'ai écrit la trilogie, j'ai regardé énormément de documentaires animaliers, de manière compulsive, j'étais complètement fasciné. Après, je me promenais dans le quartier et je continuais à voir les documentaires. Finalement, dans notre intimité, on est aussi très animaux : on se dissimule, on s'habille, on parle, on est territoriaux, on a des ennemis. On a un comportement animal sophistiqué, mais on reste des animaux.

Pourquoi est-ce important pour vous d'écrire en catalan ?

Ce n'est pas un choix politique, en Catalogne c'est absolument normal d'écrire en catalan parce que c'est la langue que parlent les gens. Les gens lisent en catalan, la télé, la radio sont en catalan, à l'école, dans les familles, c'est le catalan, donc c'est normal d'écrire en catalan. De temps en temps j'écris en espagnol parce que ça me fait plaisir. Je parle horriblement mal anglais, mais ça m'arrive parfois d'écrire en anglais, même très mal, et aussi en français. Quand on écrit dans une autre langue, les structures sont différentes donc les idées sont différentes. Ce à quoi doit parvenir un auteur, c'est de ne pas se répéter et d'éviter les lieux communs. C'est l'objectif de l'auteur. Et c'est plus facile parfois dans d'autres langues que la sienne.

Quelle est la mission de la Sala Beckett ?

Durant beaucoup d'années, la Sala Beckett et l'Obrador (le vivier d'auteurs qui dépend de la Sala Beckett) ont fait un travail héroïque en essayant de former les auteurs, de créer les textes des auteurs et d'exporter les auteurs, et en même temps d'absorber des auteurs étrangers. C'est ce qui a permis à Barcelone de prendre de l'importance théâtralement. Maintenant, la Sala Beckett a besoin d'aide. Il faut que quelqu'un qui croit au projet ait la force de donner plus d'envergure à ce projet là, avec l'aide d'autres institutions. L'Institut Ramon Llull (l'organisme de diffusion de la culture catalane à l'étranger) a énormément aidé la Sala Beckett. On espère maintenant qu'il y ait quelqu'un de plus pour l'aider.

Un ORNITHORYNQUE,
parce que c'est le seul animal aussi **ridicule** que nous !

Une COCHONNE !

Un CHAT pour son **indépendance**

Un TIGRE pour sa **cruauté**

Un LYNX parce que c'est un animal qui regarde beaucoup, qui a un **œil**,
l'homme est un **observateur**, il a transformé sa société, et en cela il a un œil.

La VACHE à **lait**

L'ÂNE,
pour partager cette supposition
que l'âne est l'animal le plus **bête** du monde.

Un CHAROIGNARD, ou les BOUSIERS,
les animaux qui se **régénèrent** autour de ce qui est cadavérique...
Mais ce n'est pas forcément triste...
Pas que en tous cas !



Programme du samedi 18 mai 2013
SOIREE PAU MIRO

18h00 Rencontre avec Sabine Chevallier (*Buffles*)
18h45 Chronique du soir
18h50 Lecture de *Lions* de Pau Miró
21h00 Rencontre avec Pau Miró et Magali Mougel
22h00 Lecture de *Girafes* de Pau Miró

Rédaction : Julie Ayoun,
Anne Maurin, Pauline Pey-
rade, Pascal Sigwalt et Célia
Vermot-Desroches
Photos : Jean-Pierre Angei
Logo : Thierry Ayoun